

mais qui n'a point d'ossature ; et enfin, « La Symphonie pastorale » de Jean Delannoy et André Gide, généralement considéré comme le meilleur de la série. Je suis d'autant plus à l'aise pour en parler que ce film va sortir cette semaine à Paris. Tout le monde pourra donc en raisonner sainement, sans parti pris, sans faux respect des valeurs établies. A Cannes, ce fut plus difficile. Si imbus qu'ils soient, en effet, de leur indépendance critique, les spectateurs très spécialisés qui se trouvaient réunis là n'ont pu échapper au renom qui s'attache à l'auteur (partiel) de « L'éternel retour », et à celui du fameux roman d'où cette bande a été tirée. Ils se sont laissé impressionner. L'état même des auteurs choisis a faussé bien des jugements. Les idoles ne se déboulonnent pas comme ça, surtout dans le feu d'un tournoi international.

L'histoire imaginée par le dispensateur des « nourritures terrestres » — le désespoir d'une jeune aveugle qui recouvre la vue pour s'apercevoir qu'elle a détruit, malgré elle, le bonheur d'une famille en se faisant aimer du père et du fils à la fois — n'a rien, pour commencer, de très cinématographique (il aurait été d'ailleurs curieux de comparer cette version à celle qu'en ont tirée, voici deux ou trois lustres, les cinéastes japonais). Delannoy s'y est montré plus artisan qu'artiste et visiblement plus anxieux de ne pas attirer les critiques que soucieux d'attirer les éloges. Pierre Blanchard, depuis la libération de Paris, et le documentaire qui lui a permis de parader en Angleterre puis en Amérique, se croit quelqu'un maintenant et, se moquant du tiers et du quart, il reprend les rôles qui l'avaient rendu odieux dans « Crime et Châtiment », « Le Joueur » et autres savonneries : il joue gros, en dehors, roue de l'œil et pointe du menton, appuie ses moindres effets, en rajoute même à l'occasion et tire son pasteur vers les cabotins. Tout le monde a été d'accord sur ces trois points. Je crois, mais ça ne se dit pas comme ça de but en blanc.

Certes, les décors de Renoux sont en plusieurs endroits de toute beauté et les photos d'Armand Thirard sont aussi pures en leur genre que l'est, dans le sien, l'accompagnement musical du compositeur Georges Aurio. Cependant, le cinéma n'est pas seulement une question de technique, l'âme y compte aussi, et le cœur, et le mouvement dramatique. Ceci manquant, cela ne sert de rien.

En résumé, « La Symphonie pastorale » a été applaudie parce qu'on s'est souvenu de Cocteau et de Nathanaël. Cela prouve que notre aréopage comptait en son sein de nombreuses lettres, pas autre chose. Avouons-le donc : ce n'est pas encore ce film qui donnera le pion aux bandes qui vont nous asséner ces jours-ci l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, pour ne citer que les champions les mieux armés.

La lutte, par conséquent, reste ouverte.

La bataille de Cannes continue.

Monique VILLARS.